



COMITE D'ORGANISATION

Doyen : *Mohamed El Mhannaoui*
Vice Doyen : *Abdelouahed Mabrou*

Danielle Bajomée
Abdelhanine Belhaj
Mohammed Benjelloun
Abdellatif Jamal
Christine Servais
Mohamed Zahiri

COMITE D'EDITION DES ACTES

Abdelali El Hanini
Mohammed Benjelloun
Abdelaouahed Mabrou
Avec la participation de Hayat El Mokaddam

*Publication de la Faculté des Lettres
et des Sciences Humaines d'El Jadida*
B.P. 27, El Jadida, Maroc
Tel. : 023 34 30 58 - 023 34 21 69
Télécopie : 023 34 22 44 - 023 34 35 32

Tous droits réservés à la Faculté des Lettres d'El Jadida
(Dahir du 29-7-1970)

TRAJECTOIRES INTERCULTURELLES

Représentation et image de l'autre
dans le domaine francophone

Actes du colloque international organisé par
le Groupe de Recherche sur l'Interculturel
Département de Langue et Littérature Françaises - El Jadida
Département de Communication - Liège
24, 25 et 26 novembre 1999

Coordination des actes
Danielle Bajomée & Abdelouahed Mabrou

Infographie
Abdelali El Hanini

2002

الإيداع القانوني : 0581 / 2002

Trajectoires interculturelles représentation ، العنوان
et image de l'autre dans le domaine francophone

المؤلف : أعمال ندوة

المطبعة : فضالة - المحمدية

الناشر : كلية الآداب والعلوم الإنسانية - الجديدة

لغة الكتاب : الفرنسية

الموضوع : التداخل الثقافي

الطبعة : الأولى

Quand l'Autre est le Blanc : le cas du kimbanguisme (République démocratique du Congo)

Anne MELICE
Université de Liège

*D'abord, nous avions la terre, et vous, vous aviez la Bible.
Aujourd'hui, vous avez la terre, et, à nous, il reste la Bible
(Fundkler 1948 : 33, cité par Lantieri 1983 : 18).
Prophètes agitateurs zoutous.*

Qui était Simon Kimbangu, ce Mukongo sorti subitement de l'ombre en avril 1921 qui mit le feu aux poudres dans la Colonie belge ? Un « illuminé », un agitateur panafricain, un prophète, un thaumaturge ou un « envoyé de Dieu » ? Quoiqu'il en soit, l'imaginaire collectif fut ébranlé et la Colonie se sentit menacée d'implosion. L'arrestation de Kimbangu et son incarcération dans la prison d'Elisabethville, de 1921 jusqu'à sa mort en 1951, ne purent pourtant contenir l'élan politico-religieux déclenché par son ministère qui aboutira, en 1959, avec son fils Diangienda, à la constitution d'une Eglise Indépendante.

Kimbangu catalysa une série de tensions, héritées de situations de dominations religieuse et politique éprouvées par les Bakongo depuis le 16^{ème} siècle. La religion kimbanguiste est issue d'une dynamique interculturelle de synchrétisation faite de processus de symbolisations, d'assimilations et de rejets successifs dont l'Eglise kimbanguiste d'aujourd'hui offre, d'un point de vue dialectique, une synthèse. Le kimbanguisme est, d'un point de vue religieux, le fruit d'une inculturation¹ spontanée.

Par une inversion du regard, nous aborderons les représentations des Bakongo sur l'homme blanc, dès le 15^{ème} siècle, pour en venir, ensuite, à leur actualisation au sein du mouvement et de l'Eglise kimbanguiste au 20^{ème} siècle ; représentations révélant, comme constante, une mystique de l'homme blanc qui induira une résolution des antagonismes sur le mode du sacré.

Par ailleurs, notre enquête de terrain (1996-1999) au sein de l'Église kimbanguiste de Belgique et de l'ex-Zaïre, nous livra une théologie populaire, jusque-là contenue, qui dévoile une assimilation de certains préjugés fondateurs de l'Altérité pour l'Occident, en même temps qu'une détermination à les inverser sur le mode du sacré ; préjugés à la base d'une hiérarchisation des peuples qui permit aux Occidentaux de justifier leur politique d'assujettissement de l'Afrique.

1- Préjugés occidentaux sur l'homme noir

À l'âge classique, époque où les missionnaires abordent le Royaume kongo, les religions sont réparties en cinq catégories hiérarchisées : la chrétienne, la judaïque, la mahométane, la naturelle, et, enfin, la « gentille » ou idolâtre. L'on ne cesse, jusqu'à la fin du 17^{ème} siècle, de se référer aux malédictions fulminées par les Prophètes et les Pères de l'Église contre les idolâtres. L'idolâtrie est associée à la descendance maudite de Cham, qui n'est autre que la race noire, selon une exégèse biblique largement répandue.

Dans la Genèse, Cham, fils de Noé, fut maudit ainsi que sa postérité pour s'être moqué de la nudité de son père en état d'ivresse. Noé condamnera Cham et sa descendance à être les esclaves de ses frères et de leur postérité.

En 1575, Fr. de Belleforst, ayant vulgarisé la version d'Annius de Viterbe rapporte :

« En somme, ce pays (l'Afrique) ayant été la portion et héritage de Cham, fils de Noé, il semble aussi qu'elle ait participé en la malédiction d'icelui. » (Gossiaux 1993 : 163). Trois siècles plus tard, en 1868, Fr. Lenormant dira de la race de Japhet, frère de Cham, : « La race de Japhet (...), la race indo-européenne, c'est celle à laquelle nous appartenons. C'est la race noble par excellence (...), elle est aussi la race dominante du monde, celle qui chaque jour s'avance vers la souveraineté universelle. » (Kake 1975 : 248).

Ainsi cette thèse traversant les siècles permit aux Occidentaux de cautionner leurs pratiques esclavagistes et leur domination sur l'Afrique, notamment.

Les multiples exégèses catholiques, rabbiniques et protestantes, élaborées jusqu'au 19^{ème} siècle, font de l'acte de Cham un crime que la Bible n'ose nommer. Du moins, le croit-on. Il s'agit tantôt d'un crime d'ordre sexuel, par exemple, inceste de Cham avec sa mère ou castration de son père ; tantôt d'un délit de sorcellerie, Cham ayant rendu son père impuissant par des incantations magiques. Plus généralement, Cham aurait transmis les sciences sataniques des mauvais anges à sa descendance. Oublieux de la religion de son père, il ne put la transmettre à sa descendance qui tomba alors dans l'idolâtrie par l'adoration des astres hypostasiés en idoles. Cham, le Noir, l'adorateur du diable, est donc un pervers sexuel ainsi qu'un idolâtre (Gossiaux 1972 et 1973).

Ainsi, les missionnaires au Royaume Kongo, verront dans les danses lascives des rituels indigènes, ainsi que dans leurs fétiches assimilés aux idoles, la manifestation de Satan.

Par ailleurs, la noirceur de peau, signe de la malédiction de Dieu, sera conçue comme un stigmate. Stigmatisation qui cautionnera une esthétique des couleurs que j'illustrerai par un passage de l'Essai sur le beau d'André Labat (1741 : 32) relatif à ce qu'il appelle le nègre : « Que nous disent les yeux ? (...) La lumière est la reine et mère des couleurs. La lumière embellit tout. C'est tout le contraire des ténèbres ; elles enlaidissent tout ce qu'elles enveloppent. Or, de toutes les couleurs, celle qui approche le plus de la lumière, c'est le blanc. Celle qui approche le plus des ténèbres c'est le noir. ».

Au 18^{ème} siècle, avec l'anthropologie évolutionniste des Lumières apparaît un nouveau critère de différenciation : le niveau de ce que l'on nomme, alors, la civilisation. L'Occident a atteint, dit-on, un stade très élevé de l'évolution, celui de l'âge adulte de la Raison. Le Sauvage, qu'est le Noir, est rapproché de l'homme 'primitif' proche de l'animal et de la nature, de l'enfant sans raison en proie à ses seules sensations.

Cette idéologie justifiera, au nom du Progrès, le colonialisme, la domination de la Civilisation sur la Sauvagerie, de la Culture sur la Nature. Elle participera au préjugé de la « non culture » du Noir.

Ces préjugés religieux, esthétiques, culturels vont resurgir au travers du discours kimbanguiste, pour être ensuite sujets à une inversion.

2- Fondements des représentations sur l'homme blanc

En 1482, Diego Cão et son équipage de portugais, débarquant par la mer, furent pris pour des ancêtres – *bakulu* revenants, car dans les croyances kongo, les ancêtres –*bakulu*² ont un corps blanc, et leur village est situé au-delà de l'eau.

De ce fait, ils devinrent l'objet d'une mystique les intégrant dans l'ordre du sacré.³

Ainsi, « ces Blancs sont les émissaires qui annoncent le retour des ancêtres. Ils vont édifier sur terre la « société du dessous », divulguer le secret de la vraie vie, de la puissance et de l'abondance. » (Balandier 1965 : 258). Le village des ancêtres est, en effet, conçu comme regorgeant de richesses. Les Portugais, avec leurs armes impressionnantes, leurs richesses matérielles, leurs prouesses techniques apparurent comme dotés d'une puissance extraordinaire qui révélait l'existence d'un univers religieux insoupçonné. Dans ce contexte, la religion des Blancs, le christianisme, fut perçu comme la source de cette puissance.

Les baptêmes précoces du roi kongo Nzinga Nkuwu en 1491, de son fils et futur successeur, baptisé Afonso et, à leur suite, de nombreux Bakongo, furent certainement motivés par le désir de découvrir le secret de cette puissance, en s'initiant à la nouvelle religion.

Le début du 17^{ème} siècle ouvre l'ère des compétitions entre nations européennes. Les Bakongo servent d'intermédiaires aux Blancs vis-à-vis des peuples de l'intérieur, organisent le portage, et alimentent les marchés développés par les Européens. Avec cette économie nouvelle, c'est une

culture qui s'insinua dans le cœur de l'Afrique. Les Bakongo firent donc preuve d'un assimilationnisme précoce. Conséquemment, ils furent les plus aptes à développer des mouvements de résistance sporadiques de type syncrétique sur lesquels nous nous pencherons.

La propension à l'indépendance naissant chez les Bakongo, de même que leurs accointances et leur négoce avec d'autres nations européennes excédèrent les Portugais.

La crise et les tensions vont en s'intensifiant. En 1667, près d'Ambuila, l'armée portugaise et l'armée congolaise s'affrontent. Les Portugais sortent vainqueurs. En 1678, San Salvador, la capitale, est incendiée et détruite. S'ensuivit le démantèlement du royaume kongo. Il donna lieu à un émiettement politique sous forme d'un ensemble de provinces constamment soulevées les unes contre les autres. Cependant, l'attachement à la « nation » et royauté kongo ne disparaîtra jamais de l'imaginaire kongo, comme nous le verrons avec les figures messianiques que représentent, entre autres, Kimpa Vita au 17^{ème} siècle et Simon Kimbangu au 20^{ème} siècle.

Les tentatives de christianisation successives furent plutôt vouées à l'échec même si les syncrétismes innombrables démontrent une implantation du christianisme incontestable.

Les autochtones virent de prime abord dans le baptême chrétien une source surnaturelle de puissance et de salut, un rituel thaumaturgique. En outre, les crucifix, images de Saints, chapelets et autres objets liturgiques furent perçus comme des fétiches puissants, et les missionnaires comme des féticheurs ou guérisseurs. Mais ce sont ces mêmes missionnaires qui, très vite, vont combattre les féticheurs et se muer en iconoclastes détruisant massivement par le feu les fétiches et autres objets rituels traditionnels. Il faut rappeler que, pour eux, l'idolâtrie devait être éradiquée. Les Bakongo ne tirant aucun bien-être de la religion des Blancs retournèrent nombreux à leurs croyances, à ceci près toutefois qu'ils intégrèrent parmi leurs fétiches des « fétiches chrétiens » comme la croix, par exemple, réputée d'une grande efficacité, ainsi que les statues de certains Saints. Le phénomène du syncrétisme est irrémédiablement implanté et se retournera contre ceux-là mêmes qui l'avaient involontairement suscité, soit les missionnaires qui deviendront l'une des cibles des multiples mouvements politico-religieux kongo à venir.

La prophétesse Kimpa Vita encore appelée Dona Béatrice fut, en 1704, l'instigatrice de l'un de ces mouvements le « Mouvement des Antoniens ». Aristocrate mukongo, d'éducation chrétienne, elle apparaît dans le contexte du démantèlement du royaume. Prétendument visitée par Saint Antoine, morte et ressuscitée à la manière des initiations, elle se disait la réincarnation de celui-ci. Elle présentait Jésus-Christ comme né à San Salvador-Bethléem, baptisé à Nsundi-Nazareth et de race noire comme les apôtres et la Vierge Marie. Elle ordonna l'extermination des fétiches, en ce compris les croix

et autres « fétiches » chrétiens. Elle avançait que les ennemis de « la vraie religion » seraient châtiés. Elle reprochait aux prêtres étrangers : « d'avoir monopolisé la révélation et le secret des richesses qui lui est associé, à l'avantage exclusif des Blancs, de s'opposer à l'entreprise salvatrice des « saints noirs ». » (Balandier 1965 : 265).

Ses enseignements anti-catholiques étaient tournés vers des thèmes apocalyptiques et millénaristes. Kimpa Vita annonçait l'imminence du Jugement de Dieu et l'avènement de l'Age d'or avec comme bénéfice pour tous les adeptes de « la nouvelle religion » l'obtention des richesses de l'homme blanc. En outre, elle se proclamait chargée par Saint Antoine de réunifier le royaume kongo et d'élire un nouveau roi. Elle fut envoyée au bûcher le 2 juillet 1706. S. Kimbangu catalysera de semblables aspirations politico-religieuses au 20^{ème} siècle. Nous y reviendrons.

Une autre croyance, attestée dès le 16^{ème} siècle, est l'accusation portée contre les Blancs de pratiquer la sorcellerie, connotée ici négativement. La sorcellerie des Blancs est conçue comme la source de tous les désordres socio-culturels, politiques et religieux.

Une croyance identique répandue, dans les années 1920, chez les Bakongo, et qui nous reliera, enfin, au mouvement déclenché par Simon Kimbangu, se retrouve notamment dans la rumeur du Mundele 'a ngulu. « Mundele ya ngulu, littéralement, signifie Blanc de porc (...). Mais le sens que la rumeur lui donne est le Blanc qui transforme des êtres humains en animal par des moyens magiques, par exemple, des lampes [magiques] qui hypnotisent la victime, ou par des pratiques occultes » (Zola Mululendo 1984 : 368). La rumeur rapporte que les victimes étaient métamorphosées en vue de nourrir les Belges qui souffraient de la faim suite à la Première Guerre mondiale. Selon Mululendo, cette « rumeur a contribué énormément à l'expansion du ngounzisme [ou kimbanguisme]. Plusieurs fidèles catholiques et protestants bakongo abandonnèrent leur religion car les missionnaires blancs furent impliqués dans l'affaire de mundele ya ngulu. » (Zola Mululendo 1984 : 374). En somme, l'anthropophage, ici, c'est le Blanc.

Lors de notre séjour à Kinshasa en 1997, cette rumeur était toujours vivace parmi les Kimbanguistes : il s'agit pour eux d'une secte ou société secrète de Blancs-sorciers qui soit consomment de la chair humaine, soit s'adonnent à un trafic d'âmes.

Au sujet des missionnaires, un Kimbanguiste nous dit : « Les missionnaires catholiques, mais pas les missionnaires protestants, on a vite remarqué qu'ils étaient des magiciens (...). Ce phénomène existe toujours. Dans la tradition kongo, il suffisait de voir un missionnaire blanc, on voyait en lui quelqu'un qui a une force pour prendre les âmes des gens. Il y avait une crainte sorcellaire... une force, une puissance extraordinaire. Le bréviaire que les missionnaires disaient être un livre magique, on en avait peur. On ne pouvait pas le toucher. On s'est dit que si le livre a une puissance, alors le prêtre lui-même c'est un sorcier. » (Entretien, Kinshasa, 19/01/1997).

3- Simon Kimbangu

KIMBANGU prend place dans le contexte global du découpage de l'Afrique, opéré à la suite de la Conférence de Berlin en 1884-1885, par les pontifes des Puissances du Nord.

La Conférence de Berlin scinde le royaume de Kongo, déjà touché par la décentralisation, en trois Etats : le Congo français, l'Etat Indépendant du Congo et le Congo portugais ou Angola. Ce qui aura, pour effet, de réactiver le nationalisme kongo latent. Le kimbanguisme s'étendra d'ailleurs très vite aux trois Etats configurant l'ancien royaume kongo.

Pour ce qui est du négoce, les régions intérieures furent pénétrées par les Blancs, ce qui fait perdre leur statut d'intermédiaires aux Bakongo. L'industrialisation, le salariat et la monétarisation apparaissent. L'exode rural et le déracinement qu'ils induisirent entamèrent un peu plus les structures sociales traditionnelles. La mission catholique s'implante et s'impose plus que jamais.

En somme, au début du 20^{ème} siècle, la domination des colonisés se veut totale. C'est de cette situation globale que se nourrira la réaction kimbanguiste, de même qu'à l'Est, au Katanga, la propagation du mouvement Kitawala ou Kitower¹.

Simon Kimbangu est né en 1887 ou 1889 à Nkamba, village situé dans le territoire des Cataractes dans l'actuelle province du Bas-Congo. Avant son ministère, il fut catéchiste baptiste à la Baptist missionary Society de Ngombe-Lutete, non loin de Nkamba. En 1915, il épouse Marie Mwilu Kiawanga ; de leur union naîtront 3 garçons : Kisolokele, Dialungana et Diangienda. En 1918, il quitte son village pour Léopoldville-Kinshasa. Il est établi qu'il travailla aux Huileries du Congo belge à Kinshasa. La Colonie soupçonna cette firme d'être infiltrée de meneurs panafricains. Fin des années 1910, des exemplaires du Negro World, hebdomadaire fondé par le leader panafricain Marcus Garvey² circulent sous le manteau à Kinshasa (dans sa traduction française ?). 1919-1920 sont les années de l'éclosion d'associations ou mouvements pré-révolutionnaires à Kinshasa⁶, ainsi, notamment, le mouvement d'inspiration garveyiste du noir américain Wilson⁷, baptiste qui travaillait aux Huileries du Congo belge à la même époque que Kimbangu ou, encore, le mouvement Congomen du leader André Yengo⁸, de confession baptiste comme Kimbangu. La Colonie soupçonnera Kimbangu d'avoir été en contact avec des membres de ces mouvements d'inspiration garveyiste⁹.

Il faut noter que dans les différentes provinces du Congo, les fonctionnaires et agents coloniaux, mécontents de leurs salaires inadaptés au coût de la vie, fondent un syndicat, en 1919, et se mettent en grève en 1920. « Ces grèves de fonctionnaires ont entraîné des grèves d'indigènes qui, à Léopoldville, à Kinshasa, à Lukotela et Elisabetha durent encore. (...) A la Chambre, M. le Ministre Vandervelde vient de dire : « (...) Il s'agit d'évi-

ter que (...) les agents de la colonie ne provoquent parmi les masses indigènes des mouvements d'irritation qui pourraient conduire à des catastrophes. » » (Daye 1943 : 17-18). Des heurts sociaux secouent la colonie. Le pouvoir blanc se montre affaibli ; les agents coloniaux appauvris, ce qui a pu conforter la crainte de l'anthropophagie du Blanc.

Kimbangu revient à Nkamba dans le Bas-Congo début 1921. Il entame son ministère, en avril 1921, par l'accomplissement de guérisons jugées miraculeuses. En l'espace de quelques jours à peine, des populations entières affluent vers Nkamba pour voir et écouter Kimbangu, recevoir sa bénédiction, guérir ou ressusciter l'un des siens. Ces mouvements de foule engendrent une désertion massive tant des lieux de travail que des missions. Kimbangu promulguera trois lois : la destruction des fétiches y compris les scapulaires et chapelets catholiques perçus comme magiques; la destruction des tambours sacrés appelés ngoma (associés aux danses lascives), et l'interdiction de la polygamie. Il sera largement suivi.

Les Catholiques, qui voient leurs missions se vider, accusent Kimbangu de tous les griefs : ordre de grève générale, désertions massives des lieux de travail et des missions, refus de payer l'impôt, incivisme généralisé, xénophobie à l'égard du Blanc. Ils mettent l'Administration en garde. Celle-ci, qui n'y voyait jusque-là qu'une affaire de clocher, finit par réagir. Un administrateur territorial se rend à Nkamba en observateur. Kimbangu l'accueille par la lecture du passage biblique relatant la victoire du roi David sur le Géant Goliath, à quoi ses fidèles ajoutent : « qu'ils s'attendaient à voir le feu du ciel tomber sur le Blanc, comme sur les villes de Sodome et Gomorrhe » (Raymaekers et Desroche 1983 : 215).

En juin, l'on tente l'arrestation de Kimbangu, qui réussit à s'échapper.

Après trois mois de clandestinité, en septembre 1921, Kimbangu est intercepté. Il sera jugé par le Conseil de guerre, sans avocat, et condamné à la peine de mort, qui sera commuée en peine de servitude pénale à perpétuité par le roi Albert 1^{er}. Il est transféré à la prison d'Elisabethville (province du Katanga), où il mourra en 1951¹⁰. Son épouse et deux de ses enfants sont placés en résidence surveillée à Nkamba, l'aîné est envoyé chez les Frères des écoles chrétiennes.

Le mouvement, qui demeure vivace dans la clandestinité, sera sans cesse réprimé.

Dès 1922, de nombreux Kimbanguistes seront déportés dans des « camps de relégation » disséminés dans les différentes provinces du Congo belge, ce qui aura pour effet d'étendre le mouvement. Marie Mwilu, l'épouse de Kimbangu, reprend discrètement la relève à Nkamba où, malgré la répression, les pèlerins continueront d'affluer, la nuit tombée. Par ailleurs, des imitateurs de Kimbangu, fruits d'une groupusculation du mouvement, verront le jour un peu partout jusqu'en Afrique Equatoriale française et plus tard au Congo portugais. Extension du mouvement amalga-

mée par la Colonie sous le terme générique de ngounzisme (c'est-à-dire « prophétisme »)¹¹. Kimbangu avait déclenché un réveil qui devait rapidement le dépasser.

Le discours de ce large mouvement se durcira progressivement : il sera question d'expulsion du Blanc, d'accession à l'Indépendance, etc.

Ainsi, en 1936, des relégués annoncent : « Quand notre jour sera venu, les Blancs disparaîtront comme l'éclair. (...) Dieu nous placera au-dessus des Blancs et alors nous les chasserons. (...) Nous sommes Noirs mais nous deviendrons Blancs. Ces derniers deviendront des Noirs et nous serons les maîtres. » (Raymaekers et Desroche 1983 : 151).

Kimbangu, généralement attiré de prophète, va, dans le cadre de la colonisation, revêtir d'autres figures politico-religieuses : celles de thaumaturge, de sauveur et de roi.

Il sera le grand thaumaturge des maux individuels et collectifs endurés. Kimbangu luttera notamment contre la sorcellerie. La sorcellerie semble avoir dysfonctionné lors des bouleversements sociaux et religieux liés au contexte colonial. En effet, dans la tradition, les sorcelleries négative et positive ne sont pas des catégories distinctes et peuvent être pratiquées par le même sorcier. Les sorciers sont regroupés en sociétés secrètes qui ont, entre elles, un certain seuil de tolérance et, de ce fait, exercent les unes sur les autres un contrôle mutuel, au moyen d'une justice non officielle mais réciproquement admise. Ces sociétés secrètes furent interdites par la Colonie, après la Première guerre mondiale. La praxis de la sorcellerie semble alors s'individualiser, entrer dans la logique de l'intérêt propre et perdre de sa fonction de contrôle pour la communauté. Un climat endogène d'antagonismes liés à la sorcellerie semble régner parmi les Bakongo.

Le pouvoir des Blancs était, également, perçu comme sorcellaire. Les féticheurs, avant Kimbangu, proposaient des « remèdes » pour anéantir la puissance du Blanc ou s'en protéger. Kimbangu reprendra les fonctions du féticheur en les sublimant. Kimbangu offrira donc un nouveau cadre protecteur. Mais ce pouvoir de contrer la sorcellerie fut probablement perçu à l'époque comme ne pouvant être généré que par des pouvoirs similaires. Pour étayer cette hypothèse de revitalisation positive de la sorcellerie par Kimbangu, nous signalerons que son père ainsi que sa tante étaient féticheurs. En outre, lors de nos enquêtes à Kinshasa, un vieux Sage de l'Eglise, qui connut Simon Kimbangu, nous avoua, contre toute attente, que Kimbangu, avant son ministère, avait été initié à la société secrète KIMPASI¹². Or le Kimpasi, société secrète attestée dès 1645 et répandue chez tous les Bakongo du sud du fleuve, est centrée sur les Bankita, ancêtres du début, morts de manière violente, et de ce fait très puissants et protecteurs. Au terme de l'initiation, le néophyte a le pouvoir de se métamorphoser en (l'esprit) nkita, ce qui le rend très puissant¹³. L'attestation de l'initiation de Kimbangu à cette société secrète semble appuyer la nature pour le

moins ambivalente d'un Kimbangu-sorcier, partant, mieux armé pour lutter contre la sorcellerie négative, noire ou blanche. Lutte dont le contenu et les formes s'inspireront du christianisme, également perçu comme source de puissance sorcellaire...

Plus généralement, au pouvoir des esprits, Kimbangu substitue celui du Mpeve c'est-à-dire le « souffle divin » qui l'investissait lors de ses guérisons, le mettant en transe. A l'initiation traditionnelle, il substitue un baptême par immersion, « censé d'ordre surnaturel (qui) mettait les récipiendaires hors d'atteinte des maléfices (et) expulsait de la société les sujets malfaisants. (...) S'il ne perlait que quelques gouttes [sur le front du baptisé au sortir de la rivière], c'était le signe (...) qu'il était un ndoki (sorcier), un damné qui devait être chassé de la communauté. » (Van Wing 1958 : 575)¹⁴.

Le combat contre le « mal colonial » revêt également une dimension surnaturelle. L'adhésion, en quelque sorte initiation, à la religion nouvelle est perçue comme menant à l'anéantissement du pouvoir surnaturel du Blanc. Ainsi, des fidèles de Kimbangu diront « Réjouissez vous de pratiquer la religion de Dieu afin qu'il puisse vous donner la puissance et la force. Cela afin d'achever l'affaire et de surpasser tous les Blancs » (Sinda 1972 : 114) ou encore, « Les Blancs ont perdu leur force, ils ont peur de nous. Que pouvons nous faire des Blancs : nous les écraserons. » (Raymaekers et Desroche 1983 : 274).

Ceci nous amène à la figure de Sauveur, mvuluzi en kikongo, de Messie noir. Comme Jésus, il apparaît dans le contexte d'une colonisation et subira le martyre par son emprisonnement. Un songe de Kimbangu, rapporté dans son journal¹⁵, fait allusion à la couronne d'épines christique : « Je suis allé dans un village mais les mauvais hommes qui sont venus me battrais. (...) Les autres m'ont (en)foncé les aiguilles et les autres m'ont (en)foncé les épines à la tête. » (Journal de Simon Kimbangu 1929-1930).

A l'instar du « roi des Juifs », Kimbangu sera proclamé « roi des Noirs ou des Bakongo » pour le Royaume de Dieu annoncé, confusément assimilé au mythique royaume de kongo. Au lendemain de son emprisonnement, le retour de Kimbangu, aux allures de résurrection, est attendu. En 1931, il est annoncé : « (...) viendra notre roi et la foule des soldats. Ils viendront pour arracher (délivrer) notre pays qui est prisonnier et esclave des blancs... » (Raymaekers et Desroche 1983 : 274).

Le bâton qu'il arborait lors de son ministère rappelait celui des prophètes et des rois bibliques mais aussi celui des rois kongo.

L'autorité de Kimbangu lui est conférée par la nouvelle alliance avec Dieu qu'il véhicule, le pouvoir de droit sacré, électif et non héréditaire, étant un trait fondamental chez les Bakongo. La promesse du royaume devient un mythe dominant. Elle réactive, du même coup, l'aspiration des Bakongo à la restauration du royaume kongo, symbole d'unité, d'opu-

lence et de prospérité. Il y a, bien entendu, mythisation de l'« histoire ancienne » conçue comme un Age d'Or. Dans ce cadre, le retour des ancêtres est annoncé¹⁶. Toutefois, si le royaume attendu est celui d'un surplus de richesses venant des ancêtres, il signifie également l'accès aux biens matériels, techniques modernes et sciences des Blancs.

En somme, Kimbangu symbolise le pouvoir, un pouvoir de droit sacré et d'ordre magique amené à renverser le pouvoir Blanc.

A son retour-résurrection furent associées d'autres figures eschatologiques, sur lesquelles nous ne nous étendrons pas, comme les Noirs américains (figures du combat panafricain), les Américains (Sauveurs des deux Guerres mondiales), et même, en 1940, les Allemands (alliés car tenant la Belgique en échec)¹⁷.

En 1951, après trente ans d'incarcération, Kimbangu s'éteint à Elisabethville. L'Administration fait état d'un rapport de l'aumônier Delva, selon lequel Kimbangu aurait reçu le baptême catholique le jour même de son décès¹⁸.

Les arrestations, déportations et relégations de Kimbanguistes continuent.

Diangienda, le fils cadet de Kimbangu, placé dans l'Administration coloniale, reprend clandestinement le flambeau, soutenu par le noyau dur de Nkamba. Le mouvement prend, alors, l'appellation Kintwadi (ce qui signifie « association, « travail en commun »). En 1956¹⁹, les Kimbanguistes adressent un mémorandum à l'O.N.U. requérant de : « déclarer la déchéance des gouvernements belges et portugais, entrés par intrusion dans l'ancien royaume de Kongo, et d'accorder l'instauration d'un gouvernement présidé par Kimbangu » (Van Wig 1958 : 615).

En 1957, l'action ouverte est entamée. Des lettres sont envoyées aux ministres et parlementaires belges. Peu après, les Kimbanguistes se réunissent au stade Baudouin où ils demandent la tolérance ou la mort. La tolérance est envisagée. A cette fin, les Kimbanguistes affirment par un document officiel le caractère strictement religieux et non xénophobe de leur mouvement²⁰.

La tolérance leur est, finalement, accordée. « Le 24 janvier 1958, une lettre est adressée au gouverneur général Pétillon, demandant le libre exercice du culte sur base de la déclaration des droits de l'homme (art.18, 19), de la Charte coloniale (art.2), et de la Constitution belge (art.5, 14, 15). L'autorisation provisoire d'exercer le culte est tacitement accordée le 25 février 1958, à condition que les réunions ne troublent pas l'ordre public et qu'elles ne dépassent pas une limite de 100 personnes. » (Asch 1983 : 39). L'objectif suivant est la reconnaissance officielle du kimbanguisme qui viendra fin 1959, quelques mois avant l'Indépendance du Congo. Le mouvement se fonde en Eglise, appelée EJCSK, « Eglise de Jésus-Christ sur terre par le prophète Simon Kimbangu ».

Et le Royaume se fit Eglise.

La thématique de l'Arche, récurrente dans les cantiques et propos kimbanguistes des années 1950, ne renvoyait-elle pas déjà à une image plus ecclésiastique ?

Diangienda, fils cadet de Kimbangu, deviendra Chef Spirituel (Mfumu a nlongo : chef sacré en kikongo) de l'Eglise jusqu'à sa mort en 1992.

4- L'église kimbanguiste

AUJOURD'HUI, l'Eglise kimbanguiste est l'une des trois Eglises officielles du Congo et s'est étendue dans les autres provinces, par un processus inhérent aux relégations, ainsi que dans d'autres pays d'Afrique centrale, de même qu'en Occident avec la diaspora. Elle possède des infrastructures impressionnantes telles que écoles, universités, dispensaires et hôpitaux, églises, centres sociaux, centres agricoles, etc²¹

En 1969, à la demande de Diangienda, l'Eglise kimbanguiste a été admise au Conseil Œcuménique des Eglises. A cette fin Diangienda dut réfuter catégoriquement, entre autres, la déification de Kimbangu, et plus précisément son assimilation à l'Esprit Saint, au Mpeve 'a n'longo²². Ainsi, le règne de Diangienda sera empreint de légalisme et d'orthodoxie.

Le contexte global de la situation post-coloniale est différent, même si d'autres facteurs de domination apparaissent : le régime mobutiste et l'impérialisme occidental. L'ultralibéralisme, avec la complicité du régime, fait son nid. Une bourgeoisie indigène, minoritaire et souvent plus occidentalisée, s'impose et supprime une minorité croulante. Le népotisme est roi. Le fossé se creuse de plus en plus. Aucune voie d'accès n'est offerte aux déshérités. Avec Mobutu s'installent progressivement le régime de la terreur et une misère sans nom. L'Etat zaïrois s'effrite peu à peu. Les déséquilibres structurels s'amplifient et menent à un état de quasi-anomie. Les années 1990, avec la Conférence Nationale Souveraine et le « processus de démocratisation » comme point de départ, marquent l'aboutissement paroxystique de cette situation : après la chute du communisme, le F.M.I. réclame ses dettes au Zaïre ; les salaires du secteur public disparaissent purement et simplement, si ce n'est pour quelques 'privilegiés' ; le gouvernement et les structures étatiques n'en ont plus que le nom ; la planche à billets tourne sans fin à l'Hôtel des monnaies pour ne remplir que quelques poches ; l'économie s'écroule ; le pouvoir d'achat est réduit à sa plus simple expression. Le multipartisme rime avec « multimobutisme ».

En somme, l'Etat n'existe plus dans les faits. Dans ce contexte, les Eglises et les sectes se multiplient et remportent un succès sans précédent.

L'Eglise kimbanguiste, avec ses infrastructures matérielles, va suppléer en quelque sorte à l'Etat. En outre, par sa théologie et son millénarisme, elle offre une porte de sortie, la promesse, parfois comme déjà réalisée en son sein, d'une société nouvelle. Nous y reviendrons.

Notre terrain (1996-1999), parmi les Kimbanguistes de Belgique, puis de Kinshasa et du Bas-Congo, se déroula après le décès de Diangienda, remplacé alors par son frère Dialungana. La disparition d'un chef charismatique comme Diangienda a certainement favorisé l'éclosion de la théologie populaire dont nous fûmes, contre toute attente, le témoin. Théologie populaire non officielle que Diangienda semble avoir confiné, de son vivant, dans l'enclos de son Eglise, mais qui affleure, aujourd'hui, et, ce, à tous les niveaux hiérarchiques de cette dernière.

Nous nous pencherons ici sur les aspects révélateurs d'un antagonisme racial toujours présent et sur le positionnement identitaire qu'il engendre. Quête identitaire effectuée au moyen d'une historicisation de l'histoire, tantôt des Bakongo, tantôt de la race noire. Historicisation opérée par une appropriation-réappropriation de l'histoire biblique considérée comme ayant été détournée par les exégèses des Blancs ; démarche qui s'inspire à nouveau de la logique du pouvoir des Blancs dont le secret réside dans leur religion.

La venue des Blancs, en territoire kongo, fut motivée, selon eux, par la volonté de dissimuler les secrets enfouis de cette contrée, et d'en détourner la puissance latente.

Une légende très répandue dans l'Eglise, aujourd'hui, donne comme signe de cette puissance l'apparition dès le 12^{ème} siècle d'étoiles dans le ciel kongo. Ainsi, au 15^{ème} siècle, Diego Cão et les missionnaires, de même que quatre siècles plus tard, Léopold II et des explorateurs comme Stanley et Livingstone, observèrent ces étoiles et purent, en raison de leur appartenance à des sociétés secrètes, en déceler le sens caché. Ces étoiles signifiaient la présence, en tout temps, de Dieu chez les Kongo et l'annonce, à la manière de l'étoile des rois mages, d'un avènement messianique ; celui de Simon Kimbangu.

Précisément, il est dit que Diego Cão aurait ainsi décelé l'emplacement des tribus perdues d'Israël dans le royaume kongo.

Une version précise : « Les véritables élus de Dieu (...) sont et ont toujours été de race noire (...). Le mystère le plus prodigieux concerne assurément la disparition des douze tribus (...). Sachant qu'ils seraient pourchassés jusqu'à l'extermination par ces puissances étrangères qui s'emploieraient ainsi à falsifier l'Histoire (...), les Bena kongo avaient, pour des raisons de secret, déguisé les noms de leurs douze tribus et abandonné le nom d'Israël pour celui de Kongo dia Ntotila qui signifie « Kongo de tout l'univers » (...). Les soi-disant juifs de la race blanche vivant aujourd'hui en territoire de Canaan s'acharnèrent à effacer toutes les preuves que les authentiques descendants du Christ sont de race noire. Les Bena kongo quittèrent l'Egypte (...) pour se rassembler (...) en Ethiopie où une étoile céleste orientera l'exode du peuple d'Israël vers le sud jusqu'au Zimbabwe (...) puis l'Afrique du sud. (...) Les Israélites entreront, en l'an 690, à Kongo

dia Ntotila, la Terre promise, au Nord de l'Angola. (...). Il est clairement établi que le territoire de l'ancien royaume kongo était le lieu de retraite des 12 tribus »²⁰. Cette thèse d'une Egypte noire n'est pas sans rappeler les thèses du sénégalais Cheikh Anta Diop²¹.

Bien plus, c'est aux origines que cette théologie populaire fait remonter les secrets que les Blancs souhaitent anéantir.

Ainsi, Adam aurait été formé du limon de la terre kongo. « Eeva » signifie « ici » en kikongo.

L'arche de Noé se serait immobilisée après le retrait des eaux en terre kongo, non loin de Nkamba. Un Kimbanguiste (Entrtien, Kinshasa 1997) précise :

« Nous pouvons remonter à Noé... il y eu d'autres rescapés. Ils ont formé le royaume de kongo (...) très puissant ; Ce royaume s'est disloqué. Les gens sont partis vers le nord, en Egypte où ils vont former une grande puissance (...) parce qu'ils sont nègres, presque tous nègres. Là il y eu dislocation. Ces gens sont partis. Maintenant on dit qu'ils sont partis pour Israël. Mais la Terre promise c'est le royaume kongo. (...) Donc c'est cette descendance-là de Noé qui continue jusqu'ici ».

On raconte aussi qu'avant la chute de Babel, la langue parlée par les hommes était le kikongo. « Bela » en kikongo signifie « punir, réprimander ». D'où l'expression « Nzambi waabela », « Dieu les a punis », qui renvoie à la chute de Babel, la confusion des langues et la dispersion des peuples.

Par ailleurs, la croix christique est située à Mbata Kulusu, dans l'actuel Bas-Congo. Des missionnaires qui, à l'époque coloniale, tentèrent de l'arracher du sol auraient été engloutis sous terre. Simon Kimbangu, par l'homonymie de prénom, est associé à Simon de Cyrène, l'africain, du chemin de Golgotha. Et de se demander qui porta réellement la croix... Plus généralement, l'homonymie interprétée comme une « reprise-remise » (expression kimbanguiste) des clés du Royaume des cieux à instaurer sur terre.

Venons-en à la dimension plus raciale de l'Eglise.

Le roi Léopold II aurait été, à la manière du roi Hérode, l'instigateur, dans le Bas-Congo, en 1898, du massacre de jeunes garçons, avec l'espoir d'anéantir l'envoyé de Dieu dont la naissance lui avait été révélée par une constellation apparue en 1887. Quel était l'enjeu ?

Diangienda (Motere Yekima 1982 : 54) répétait souvent cette expression africaine : « le léopard ne dévore que l'animal dont le sang circule », c'est-à-dire là où l'esprit de Dieu est à l'œuvre, là, aussi, l'ennemi manifeste sa puissance ».

Aujourd'hui les Kimbanguistes affirment que Kimbangu était l'incarnation de l'Esprit Saint, le Consolateur promis par Jésus-Christ dans l'Evangile de Jean : « le Consolateur que le Père enverra en mon nom, (qui) vous enseignera toutes choses (...) ; J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant. » (Evangile selon Jean 14 et 26 : 12, La Sainte bible 1963).

L'onomastique kimbanguiste tire le nom « Kimbangu » du substantif bangula qui signifie « révéler, divulguer, dévoiler » en kikongo. Kimbangu est, dès lors, « celui qui révèle (le sens) des choses cachées ». Ici donc l'histoire biblique falsifiée par les Blancs. Cette mission sera poursuivie par Joseph Diangienda, considéré comme la réincarnation de son père Kimbangu. L'homonymie de prénom avec le Joseph biblique, interprète des songes du Pharaon est un signe de son don de divination.

Il s'agit de question d'une Trinité noire. En effet, Adam étant noir et Dieu l'ayant créé à son image, Dieu est noir. Jésus, son fils, l'est également ; tel Père, tel Fils. De plus Marie fut enfantée par l'Esprit Saint dont il est établi par l'incarnation de Kimbangu qu'il est noir. L'absence de précisions sur les origines de Marie est perçue comme un camouflage de son appartenance raciale. Elle aurait immigré en Palestine, « seconde nation des Ethiopiens ». La fuite de Joseph et Marie avec Jésus en Egypte, menacés par Hérode, est interprétée comme la recherche d'un refuge chez les frères de race de Marie. Jésus aurait eu pour aïeule-ancêtre la reine de Saba qui, selon la tradition abyssine, serait l'aïeule ancêtre des empereurs d'Ethiopie, par Ménélik, fils issu de son union avec Salomon (fils de David). L'homonymie entre Marie et Marie Mwilu, l'épouse de Kimbangu, est ressentie comme porteuse d'un sens profond. Toutes deux furent enfantées par l'Esprit Saint. En outre, les trois fils de Kimbangu sont considérés comme l'incarnation de la Trinité.

Parmi les révélations de Diangienda, il y a celle de la source de la malédiction sur la race noire et des moyens de la conjurer. Adam était de race noire. Cette race fut donc bénie par Dieu aux origines, bénédiction qui se transmua, cependant, en malédiction, suite au péché originel associé à la sorcellerie, le fruit étant de la chair humaine. Un Kimbanguiste (Kiff et Mukolo Sumbula 1995 28-29) en relève les implications : « Les effets consécutifs ne furent guère visibles dans l'immédiat (...). C'est ce qui permit entre temps aux Noirs de développer de brillantes civilisations (...). Mais au fil du temps, le nègre perdit peu à peu sa vitalité spirituelle (...) ? Le résultat ? De brillants royaumes et empires nègres furent dévastés par les nations étrangères, leurs sujets dominés, réduits en esclavage, exploités d'une manière éhontée, leur culture foulée aux pieds. Cette situation néfaste plongea le nègre dans une triple mort : spirituellement, culturellement et matériellement. ».

Notons que, quoiqu'issue de la race noire maudite, la race blanche sera bénie par Dieu à plusieurs reprises, alors que la malédiction sur la race noire se répètera, faisant d'elle « le rebut de l'humanité », selon l'expression kimbanguiste.

Ainsi, Caïn et Abel, fils d'Adam et Eve étaient d'appartenance raciale différente. Caïn, l'aîné, de race noire et Abel de race blanche. Dans le récit de la Genèse, Caïn, irrité par le regard favorable de Dieu sur Abel et son offrande, tua Abel. S'ensuivit la malédiction de Dieu sur Caïn que les Kimbanguistes étendent à la race noire. Eve enfanta ensuite Seth, dans la

descendance duquel se trouve Noé, qui, selon la Genèse, trouva grâce aux yeux de l'Eternel.

Noé eut trois fils, Sem, Cham et Japhet, à nouveau d'appartenance raciale différente, dont la Genèse (9 : 19, in la Sainte bible 1963) dit : « c'est leur postérité qui peupla toute la terre ».

Cham, le Noir, sera maudit. L'Eglise kimbanguiste conforte cette thèse, répandue par l'Occident.

Ensuite, Cusch, fils de Cham, engendra Nimrod²⁵ qui par descendance était noir. Nimrod est selon l'exégèse kimbanguiste, l'instigateur de la tour de Babel qui aurait été une société occulte aux pratiques sataniques. La chute de Babel est la disgrâce divine pour Nimrod et pour la race noire à nouveau.

Viennent, ensuite, les jumeaux Esaü et Jacob, fils d'Isaac et de Rebecca. De nouveau, Esaü, l'aîné, parce qu'extraire le premier des entrailles de sa mère, était noir, et le cadet, Jacob, blanc. Dans la Genèse (25 : 23, in La Sainte bible 1963), Dieu dit à Rebecca : « deux peuples se sépareront au sortir de tes entrailles ; un de ces peuples sera plus fort que l'autre, et le plus grand sera assujéti au plus petit ».

Jacob acheta à Esaü son droit d'aînesse. De plus, Jacob se faisant passer pour Esaü auprès de son père, devenu aveugle, reçut la bénédiction destinée à Esaü. Isaac, informé par Esaü de la ruse de Jacob, dit à Esaü (27 : 36-37) : « Voici que je l'ai établi ton maître ».

A la spoliation du droit d'aînesse de la race noire s'ajoute l'usurpation de sa bénédiction. D'où la revendication kimbanguiste : « Homme noir récupère ton droit d'aînesse ! ».

Les récits de la Genèse offrent ainsi une structure mythique aux Kimbanguistes.

La réévaluation de la Genèse dans une perspective ad hoc offre aux fidèles les éléments de réponse à la thèse de l'inégalité des races, qui se voit confortée. Elle est le stigmate d'un sentiment d'infériorité et d'une dévalorisation issues de contacts interraciaux et interculturels coloniaux et post-coloniaux éprouvés. Elle dévoile l'assimilation d'idées-forces véhiculées par les Blancs, comme la malédiction de l'homme noir, son obscurantisme religieux, ou encore son infériorité culturelle.

Par contre, l'affirmation de la primauté et de la paternité de l'homme noir s'inscrit en faux contre le préjugé évolutionniste d'une race noire « sans histoire » et « sans culture ».

De plus, les Kimbanguistes entendent inverser le rapport de force sur le mode du sacré :

« Comment inverser les choses ? (...) C'est par la réconciliation avec celui qui a fait de nous les premiers et qui nous a rendu les derniers. Il ne

dépend que de nous d'aller vers lui pour nous remettre sous sa protection et lui demander pardon » (Nzakimwena 1993 : 16).

Cela nous amène à la Cérémonie du « Pardon pour le péché d'Adam et Eve » initiée par Diangienda, en 1992.

Faisant l'économie de ses étapes successives, nous dirons qu'elle fut, à la manière des processus initiatiques, l'étape de la mort symbolique du Noir à sa condition antérieure, étape induisant une renaissance. L'essentiel de la cérémonie consista en une réitération des événements primordiaux, ceux du mythe du péché d'Adam et Eve. Plus qu'une recreation des événements, cette cérémonie fut conçue comme une résipiscence palingénésique pour le 'pardon non demandé' à Dieu par Adam et Eve. Anéantir cette faute primordiale, c'était anéantir la malédiction. Cette récapitulation-abolition rituelle fut perçue comme la réintégration de la condition première d'Adam, c'est-à-dire de l'homme noir, qui fut celle d'une perfection, d'une harmonie avec Dieu et d'une domination sur le monde. L'homme noir est réhabilité ; il renaît à sa condition privilégiée des commencements. Il réintègre le Jardin d'Eden. Le Jardin d'Eden est le Royaume de Dieu sur terre que Dieu a ainsi remis à l'Afrique, cette « autre nation qui en rendra les fruits » (Evangile selon Matthieu 21 : 43, La Sainte bible 1963).

Par ailleurs, le Blanc est présenté comme ayant abusé de sa bénédiction. Il est dit en proie aux pires dépravations morales et sexuelles, à un athéisme ténébreux, à la propension d'inventer pour détruire le monde, etc...

« L'Afrique chrétienne doit intervenir et intervenir énergiquement pour aider l'Occident chrétien à sortir de l'impasse spirituelle où il se trouve actuellement. (...) La conspiration du silence, dans laquelle bien des pasteurs occidentaux sont d'actifs éléments, leur impose d'éviter de dénoncer l'impudicité quasi généralisée dans laquelle évolue maintenant l'Ouest. » (Diangienda 1984 : 248).

« L'homme blanc, au fil du temps, a retourné son intelligence contre Dieu. » (Entretien, Bruxelles 1996).

« Dieu a béni le Blanc. Il lui a tout donné : l'intelligence, la création, la technologie... Les savants sont inspirés par Dieu, par des visions. Mais l'homme blanc est maintenant en position de négligence... Il s'est attaché à Satan, c'est-à-dire la sorcellerie. Le Noir, maudit, avait, lui, une intelligence avec des frontières. Maintenant nous avons rétabli l'équilibre. Kimbangu avait dit : « Le Noir deviendra Blanc, le Blanc deviendra Noir » ; ce n'était pas que politique, c'était aussi spirituel. » (Entretien, Anvers 1996). Le Blanc mue en hypostase de l'Antéchrist et de Satan.

L'homme noir est considéré par les Kimbanguistes comme le Commencement mais aussi la Fin.

L'Eglise kimbanguiste a élaboré peu à peu des constructions utopiques permettant aux fidèles de s'enraciner, par une vision future, dans une

société idéale. Elle se présente même, en quelque sorte, comme l'anticipation du Royaume attendu.

La version officielle de Diangienda est celle de la réintégration du Paradis terrestre lors de l'avènement imminent du Royaume des Cieux, cela grâce à la cérémonie du Pardon.

Kimbangu (Prédication, culte du 28/1/1997, Kinshasa) aurait prophétisé : « Je vais conduire les quatre coins du monde, c'est Dieu qui m'a donné ça. (...) » et « Vers l'an 2000, il y aura une nouvelle civilisation dont l'Afrique sera le centre » (Entretien, Kinshasa 1997).

Nkamba, depuis 1921, est baptisée « Nouvelle Jérusalem ». Nkamba, lieu de pèlerinage des Kimbanguistes, est hautement sacralisé. La symbolique des constructions effectuées à Nkamba, depuis l'Indépendance, se veut riche de sens. Elle dévoile une anticipation du Royaume attendu. Ainsi, à titre d'exemple, le grand escalier, au pied duquel un panneau indique « Nkamba- Nouvelle Jérusalem » et au sommet duquel se trouve le grand temple, est le symbole de l'échelle que Jacob vit en songe²⁶ ; la colline sur laquelle est juchée Nkamba est Sion, la montagne dont il est dit, dans Michée 4, que : « dans la suite des temps, (...) les peuples s'y rendront en foule » ; le temple symbolise la Nouvelle Alliance, et le mausolée de Kimbangu, l'Arche de l'Alliance. Le gardien de ce lieu sacralisé est, depuis 1960, Salomon Dialungana, chef actuel de l'Eglise.

L'homonymie de son prénom avec le Salomon biblique se veut également riche de sens. C'est Salomon, fils de David, qui fut chargé par Dieu de bâtir le temple de Jérusalem et d'y déposer l'Arche d'Alliance. Le temple de Jérusalem fut détruit à plusieurs reprises. L'homonymie entre les deux Salomon dévoile : « qu'il faut voir, dans la postérité de David, une dynastie royale que l'Eglise kimbanguiste, ensemble avec le monde occidental, ont découverte à travers la lignée de Simon Kimbangu. Le trône de David était déplacé vers une nouvelle Jérusalem (...), celle-là que Salomon Dialungana est venu préparer » (Lembi Dilulu 1994 : 7).

Ainsi, la lignée davidique est établie jusqu'aux fils de Kimbangu, dénommés les Zimvuala c'est-à-dire les détenteurs du bâton royal. Rappelons que Kimbangu, depuis 1921, fut sans cesse assimilé à la figure du roi David. De plus, les fils de Kimbangu appartiennent au clan Nzinga, par filiation utérine (le système de parenté est matrilinéaire chez les bakongo) ; le clan Nzinga, nom de l'aïeule-ancêtre, étant le clan royal fondateur du royaume kongo.

Les trois fils sont, en outre, l'incarnation de la Trinité. L'Eglise épouse, par une accumulation symbolique, une forme dynastique de royauté sacrée, qui sera celle du Royaume attendu. L'onomastique kimbanguiste tire « Dialungana » de lungana, « accomplir », ce qui signifie l'accomplissement de la promesse sous son règne.

Certains croient en une « eschatologie réalisée » à Nkamba « Nouvelle Jérusalem » : le Royaume céleste serait déjà descendu à Nkamba et serait visible pour certains, mais n'apparaîtrait pour les autres que lors du Jugement Dernier.

Venons-en pour terminer, à la dimension plus ethnique de ce millénarisme. Là, le Royaume de Dieu est assimilé au Royaume kongo qui devient le point d'équilibre du monde.

Tout part de la symbolique et du sens caché de la ntangi, marmite traditionnelle des Bakongo à trois pieds ; symbole des trois clans kongo fondamentaux (Nzinga, Nsaku, Mpanzu ou Nlaza), de la trinité incarnée dans les trois fils de Kimbangu, mais aussi symbole des 3 nations créées à partir du Royaume kongo (Angola, Congo-Brazza, Zaïre). Dans la cosmologie kongo l'univers tiendrait sur trois pieds. Ces trois pieds, qui soutiennent l'univers, sont, aujourd'hui, l'Angola, le Congo-Brazza et le Congo-Kinshasa formant l'ancien royaume kongo dont le nom « Kongo dia Ntota » signifie « Royaume de tout l'Univers ». Il est question de la création d'une ligue entre les trois kongo pour renforcer l'assise, ligue qui sera, ou serait même déjà (?), centralisée à Nkamba.

Ainsi :

« Le Congo, l'Angola et le Zaïre peuvent se constituer en Communauté des Etats Congolais (C.E.C.) dès cette année 1992, pour raviver l'idéal kongo, à savoir la paix, l'unité, le travail, lequel sera transfiguré par l'Évangile du Christ. Cette Communauté des Etats Congolais (C.E.C.), dont le siège symbolique sera placé à Nkamba, deviendra le support de la ligue des Etats Negro-Africains (LENA) avant l'an 2000. Alors la prophétie (Jérémie 29 : 10-14) s'accomplira en faveur de l'humanité en général. (...) Papa Kimbangu a dit : « il n'y aura qu'un seul roi et une seule Eglise et je la conduirai. » » (Rebatissons avec Dieu, document kimbanguiste 1992).

Ou encore :

« Les trois Congo vont se réunir et faire une ligue. Cette ligue sera une espèce de confédération. Et c'est à partir de ce moment-là qu'ils vont élire un roi qui va régner ... même sur l'Afrique, et qui sera installé à Nkamba... le roi qui sera Dieu lui-même. (...) A Jérusalem, il y a une colline au centre, comme à Nkamba. Donc la Jérusalem nouvelle c'est une réplique de la Jérusalem ancienne. La Jérusalem ancienne est dissociable de la nouvelle, celle qui arrivera à la suite des temps. (...) En ce temps-là, [Diangienda a dit] « l'Afrique ne vivra plus des déchets de l'Occident ». De Nkamba, il partira des routes vers l'Orient, l'Europe... le monde entier. Ce sera le centre du monde. » (Entretien, Kinshasa 1997).

On le voit, le discours kimbanguiste est celui d'un renversement des préjugés des Occidentaux sur la race noire qui, longtemps, en firent la figure d'une altérité stigmatisée. L'homme noir conjure sa malédiction et reprend sa place première auprès de Dieu ; par les révélations, il prend conscience de sa culture et de son histoire dissimulées par le Blanc ; prend conscience qu'il est « le Commencement et la Fin » et qu'à l'avenir, c'est sa civilisation qui mènera le monde.

Il y a en somme inversion.

Dorénavant, l'Autre, c'est le Blanc. Ce Blanc qui, selon la maxime chère aux Kimbanguistes, deviendra Noir.

Notes

- 1 Le terme d'inculturation est un néologisme introduit par Paul VI, en 1977, en vue d'africaniser le christianisme. Il est, notamment, défini par P. Mosengwo (1979 : 10-11, cité par Ngadi Lukitomesa 1991 : 20) comme « une formulation nouvelle, une ré-expression du message non pas au sens d'une adaptation, dont on verrait d'ailleurs mal l'objet, mais au sens d'une synthèse nouvelle. ».
- 2 Pour plus de clarté, les *Bakulu* sont des ancêtres du clan admis au village des ancêtres par leur bonne observance, de leur vivant, des lois et coutumes du clan. Ils sont l'objet d'un culte dont les fonctions sont tournées vers le bien-être de la communauté. Ils sont intimement liés aux vivants sur la destinée desquels ils peuvent intervenir.
- 3 Notons que le roi du Portugal fut, au 15^{ème} siècle, dénommé, par les Bakongo, *Zambem a Pongo*, non sans rappeler confusément *Nzambi a Mpungu*, traduit par « Dieu Tout Puissant » par les tenants de la thèse d'un monothéisme « primitif » préexistant à l'arrivée du christianisme. Pour les tenants de la thèse opposée, celle d'un ancestralisme fondamental et d'un monothéisme « importé », *Nzambi* serait le proto-ancêtre. Quoiqu'il en soit, le roi du Portugal fut incontestablement hautement sacralisé.
- 4 Notons que, au début des années 1920, à l'est du Congo belge, « la botte de Sakania » (au sud d'Elisabethville-Katanga), région minière industrialisée, est secouée par des mouvements sociaux qui inquiète la colonie belge. Ceux-ci furent probablement le terreau de l'expansion d'un mouvement religieux, le *kitawala*, comparable au kimbanguisme, si ce n'est, notamment et à l'époque, le caractère plus mondialiste du *kitawala*, plus nationaliste du kimbanguisme. Inspiré du Watch Tower (Témoins de Jéhovah qui sont présents en Afrique dès le début du 20^{ème} siècle), ce mouvement fut impulsé par Tomo Nyirenda, dit *Mwana Lesa* (« Fils de Dieu »). Déjà très actif en Rhodésie (actuelle Zambie) et au Nyassaland (actuel Malawi), ce dernier passe, vers 1924, la frontière rhodésienne pour le Congo belge avec ses nombreux coreligionnaires. Bien accueilli par la population, soutenu par les chefs coutumiers, il tient des propos anticoloniaux et anti-blancs. A la différence du kimbanguisme, le *kitawala*, du vivant de *Mwana Lesa*, a commis, au Congo, de nombreux crimes rituels, notamment, de sorciers, à l'occasion des baptêmes. *Mwana Lesa*, de retour en Rhodésie du Nord sera arrêté, jugé et exécuté en 1926 par les Anglais. Le mouvement persistera et s'étendra, au Congo, dans les provinces de l'Est. Il est toujours vivace à l'Est, mais ne s'est pas fondé en Eglise officielle. Le kimbanguisme et le *kitawala* semblent s'être rapidement liés, du moins Simon Kimbangu est-il intégré dans le corpus du *kitawala*.
- 5 Le leader panafricain, d'origine jamaïcaine, Marcus Garvey met en place, dès 1916 à New-York, un mouvement d'inspiration religieuse avec un Dieu noir, dont la maxime est : « L'Afrique aux Africains ». Il fonde une association, l' *Universal Negro Improvement Association*, et met sur pied une compagnie maritime, la *Black Star Line*, dont le projet, qui avorta, était de relier l'Amérique, l'Afrique et les Indes orientales.
- 6 Notons que lors de la Première Guerre mondiale, l'incorporation de soldats noirs américains, européens et africains fut pour ceux-ci, au travers de cette immense tragédie, l'occasion d'une rencontre et le terrain d'une conscientisation qui ouvrirent la voie à une revendication raciale au-delà des frontières nationales.

7 Dont Feci (1972 : 28) précise que : « en 1921, quand l'Administration coloniale, chassa Wilson du Congo (et pourquoi ?), il était trop tard : ses paroles avaient été 'traduites' en kikongo, les ouvriers en avaient perçu toute la signification et ils n'avaient plus besoin du Noir d'Amérique pour donner à leur révolte un contenu idéologique ».

8 se reportant plus loin dans le temps, « si on précise enfin qu'André Yengo demanda au magistrat qui l'interrogeait la permission d'aller voir le prophète (qui vivait en clandestinité) pour le ramener à la raison, le doute n'est plus permis. Kimbangu dut entrer en contact, à Kinshasa, avec le groupe d'André Yengo. » (Feci 1978 : 29).

9 Un autre personnage du pan-négrisme est le congolais John Panda Farnana qui étudia en Belgique et fonda à Bruxelles *la Société de secours et de développement moral de la race congolaise*, pour la valorisation de la race congolaise et le gouvernement des Noirs par les Noirs. L'un de ses intermédiaires à Kinshasa était un clerc congolais de la Baptist Missionary Society, résidant dans le quartier des Huileries du Congo belge. Les Huileries du Congo belge, firme autonome appartenant au magnat britannique Lever, furent un des points névralgiques de l'expansion des thèses panafricaines, et le lieu de diffusion de tracts et d'idées séditionnelles à l'égard du pouvoir belge. La Baptist Missionary Society sera également soupçonnée de soutenir voire d'inciter ces mouvements. Il en ira de même pour les Méthodistes américains ainsi que pour les communistes de Moscou comme d'Europe. Ce qui fera dire plus tard à un Administrateur territorial en charge de l'affaire Kimbangu en 1921 : « Je suis convaincu que le mouvement de Kimbangu n'émane pas d'ici : il a ses ramifications premières à Kinshasa (...) Je ne suis pas éloigné de croire que les « fonds secrets » d'Albion y sont pour quelque chose. (...) Tout le mouvement émane de Noirs soumis à des influences anglaises ou américaines : catéchistes protestants, employés des Huileries du Congo belge, etc... » (Archives Africaines).

10 On possède peu d'éléments sur la vie de Kimbangu en prison. Durant les années 1929-1930, Kimbangu a rédigé ou dicté un journal qui fut transmis après l'Indépendance à Pol-Pierre Gossiaux (Université de Liège) par Léon Guebels (Procureur à Elisabethville, ensuite, Procureur général de Léopoldville, et qui a écrit sur les Bakongo sous le pseudonyme d'Olivier de Bouveignes) ; il s'agit de songes de Kimbangu ; mais il ne convient pas ici de nous étendre sur ce point.

11 A la prolifération d'imitateurs de Kimbangu viendront s'adjoindre, dans les années 1930, des meneurs charismatiques qui constitueront des mouvements plus structurés dans les trois Congo. A titre d'exemple, Simon Pierre Mpadi fonde en 1939 la « Mission des Noirs » ou « Kakisme ». Il prétend au titre de chef des apôtres de Kimbangu, le Sauveur des Noirs. Il proclame ouvertement sa volonté de fonder une Eglise Indépendante, soutenu par des milliers d'adeptes portant ostensiblement des uniformes kaki.

12 « Simon Kimbangu quand il était jeune autour du village il y avait un feu (...). C'était une école qu'on appelait Kimpasi. Kimbangu là-bas était très obéissant. » (Entretien, Kinshasa, 1997).

13 G. Balandier (1982) a émis la seule hypothèse d'un rapprochement possible, par les Bakongo, de la figure du *nkita* et la figure chrétienne du Sauveur dont le sacrifice est efficace pour le salut de son peuple ; rapprochement qui aurait permis l'assimilation de la figure de Sauveur, en ce compris des Sauveurs congolais dont Kimbangu.

14 Mwana Lesa (Kitawala Cf. note 14) baptisait aussi à la manière d'une ordalie : « Ils les plongeaient dans une rivière et ceux dont le corps ne se mouillait pas complètement étaient déclarés sorciers et mis à mort après avoir passé plusieurs jours en prison. » (Verbeek et Vellut 1983 : 63).

J.P. Paulus (1956 : 260) rapporte, par ailleurs, que le baptême constitue également « une promesse sacrée de lutte contre les Blancs ».

15 Cf. note 22.

16 Les cimetières furent entretenus en vue de les accueillir. Garants de l'équilibre de la société dans la tradition, ils furent peut-être perçus comme les plus aptes à résoudre le chaos présent depuis l'arrivée des Blancs. Notons que c'est à eux que revient, dans la tradition, le partage entre « Bons » et « Mauvais » après la mort, le Jugement dernier en quelque sorte. De plus, en tant que propriétaires de la terre des clans, leur retour signifiait la reprise de possession des terres spoliées par le Blanc. Rappelons aussi que leur village est censé regorger de richesses.

17 Pour la petite histoire, le Capitaine Becquet, supérieur de l'Armée du Salut débarquant au Congo belge en 1936, sera considéré à son corps défendant comme Simon Kimbangu ressuscité. Le débarquement de cette « armée », aux uniformes marqués des initiales A.S., sera rapidement teinté d'une dimension millénariste. Il fut dit : « Simon Kimbangu et ses apôtres reviennent. Dieu leur a donné la puissance de l'homme blanc. C'est pour se faire reconnaître discrètement de leurs fidèles qu'ils ont placé sur le col la lettre S » initiale du prénom de Kimbangu, Simon (Gilis 1960 : 70).

18 baptême sujet à une large polémique. Jules Chomé dira : « Le prophète se serait donc renié lui-même, en même temps que son Eglise et ses prédications (...) Si cette conversion est réelle, comme on a bien fait de ne pas exécuter le Prophète en 1921 ! On l'aurait alors figé dans son rôle de martyr (...) Au surplus parlons net. Ou bien Simon Kimbangu ne s'est pas converti et le mensonge de sa conversion n'est propagé qu'à des fins apologétiques. Ou bien il a réellement fait, sur sa paillasse de prisonnier qui était en même temps son lit de mort, des gestes qui ont permis à l'Abbé Senkoto de dire qu'il était entré dans l'Eglise catholique en même temps qu'il quittait cette terre. De toutes manières, tout ce que l'on pourra dire est invérifiable. Et même si la seconde hypothèse était, par impossible, vérifiée, quelle valeur aurait ce reniement arraché à un vieillard cassé par trente ans de prison ? » (Chomé 1959 : 92-94).

19 alors que le mouvement vient d'être reconnu en Afrique Equatoriale française.

20 Ceci leur fut facilité par l'existence de l'ABAKO, l'Alliance des Bakongo, mouvement culturel et ouvertement politique du futur premier Président congolais Kasavubu, qui permit au mouvement kimbanguiste de décrystalliser ses dimensions qui n'étaient pas purement religieuses, tel le nationalisme kongo et l'anticolonialisme. Les deux mouvements demeurent toutefois intriqués.

21 Réalisations rendues possibles par le travail bénévole collectif appelé *salongo* et la collecte d'argent lors des cultes, appelée *nsinsani*.

22 Si *Mpeve 'a n'longo* fut traduit par Esprit Saint par le protestant Bentley, traducteur de la Bible en kikongo (1882), son étymologie suscite des interrogations. *Mpeve* signifie « l'esprit » ; *n'longo* traduit par « sacré », dérive du verbe *longa*, « être pur » d'où dérive également *n'langu*, « eau pure ». L'eau, dans la pensée kongo, est la frontière et le passage vers le monde sacré des ancêtres.

Pour le Père Fr. Bontinck. *n'longo* désignerait l'esprit du Styx bantu, et *Mpeve 'a n'longo*, « l'esprit de l'ancêtre du fleuve souterrain du monde des morts » (Entretien, Kinshasa, Université Lovanium, 13/01/1997). Le recours à une puissance importée (l'Esprit Saint) s'ancre, probablement encore ici, dans une symbolique traditionnelle puissante, celle de l'ancêtre. Les Kimbanguistes, aujourd'hui, font, d'ailleurs, de Kimbangu, avant sa naissance, un esprit invoqué, depuis toujours, lors des accouchements. Mais nous ne nous étendrons pas sur ce point ici.

- 23 « Les 12 véritables tribus d'Israël enfin identifiées » (*Zaire Actualités*, pp.9-12).
- 24 Ce dernier, s'appuyant, notamment, sur les témoignages des Anciens, comme, entre autres, Hérodote (5^{ème} siècle ACN) et Diodore de Sicile (1^{er} ACN), mais aussi sur Volney au 18^{ème} siècle, avancera avec force la thèse d'une Egypte ancienne nègre, de surcroît, berceau de la civilisation. Au 19^{ème} siècle, avec l'impérialisme ambiant, « La naissance de l'Égyptologie sera donc caractérisée par la nécessité de détruire, à tout prix et dans tous les esprits, le souvenir d'une Egypte nègre, (...). On s'efforce vainement de trouver à la civilisation égyptienne une origine blanche. » (Diop 1954 : 38-39).
- 25 La Genèse (Genèse 10 : 8 & 10, La Sainte bible 1963) dit de ce dernier : « il commença à être puissant sur la terre. (...) Il régna d'abord sur Babel, Erec, Accad, et Calné, au pays de Schinear ».
- 26 dont il est dit dans la Bible (Genèse 28 : 12-14) : « Il eut un songe. Et voici, une échelle était appuyée sur la terre et son sommet touchait au ciel. Et voici, les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle. (...) L'Eternel dit : la terre sur laquelle tu es couché je te la donnerai à toi et à ta postérité. Ta postérité sera comme la poussière de la terre. (...). Tu t'étendras à l'occident et à l'orient, au septentrion et au midi ; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité. ».

Références bibliographiques

- Archives Africaines, Bruxelles, Ministère des Affaires Etrangères de Belgique.
- ASCH, S. (1983). *L'Eglise du Prophète Kimbangu. De ses origines à son rôle actuel au Zaïre*, Paris, Editions Karthala.
- BALANDIER, G. (1965). *La vie quotidienne au royaume de kongo du 16^{ème} au 18^{ème} siècle*, Paris, Librairie Hachette.
- BALANDIER, G. (1982). *Sociologie actuelle de l'Afrique. Dynamique sociale en Afrique Centrale*, Paris, Quadrige/PUF.
- CHOME, J. *La passion de Simon Kimbangu 1921-1951*
- DAYE, P. (1943). *Problèmes congolais*, Bruxelles-Paris, Les Ecrits.
- DIANGIENDA KUNTIMA. (1984) *L'histoire du kimbanguisme*, Kinshasa, Editions kimbanguistes.
- DIOP, A. (Cheikh). (1954). *Nations nègres et culture*, Paris, Ed. Africaines, Coll. Présence Africaine.
- FECI, D. (1972). « Vie cachée et vie publique de Simon Kimbangu selon la littérature coloniale missionnaire et belge », *Cahiers du CEDAF*, n°9-10, série 4.
- GILIS, C.-A. (1960). *Kimbangu, fondateur d'Eglise*, Bruxelles, La Librairie Encyclopédique.
- GOSSIAUX, P.-P. (1993). *L'homme et la nature. Genèses de l'anthropologie à l'âge classique 1580-1750. Anthologie*, Bruxelles, De Boeck.

- GOSSIAUX, P.-P. (1972-1973). « Images des Religions Noires dans la littérature occidentale classique (1530-1730). Introduction. », *Revue universitaire du Burundi*, Vol.1, 1^{er} et 3^{ème} trim., n°1 et n°2, 3^{ème} trim., n°3-4.
- Journal de Simon Kimbangu (1929-1930), recueilli par Léon Guebels (Procureur à Elisabethville, ensuite Procureur général de Léopoldville) et transmis, après l'Indépendance, à Pol-Pierre Gossiaux (Université de Liège).
- KAKE, I. (1975). « De l'interprétation abusive des textes sacrés à propos du thème de la malédiction de Cham », *Présence africaine*, n°94, 2^{ème} trim.
- Kiff & MUKOLO SUMBULA (1995). « A propos de la question : d'où est venu l'homme noir », *Tuku*, n°2, juin-juillet-août.
- LABAT, A. (1810). *Essai sur le Beau*, Ferra Aïné Librairie, Paris, (1^{ère} éd. 1741).
- LANTERNARI, V. (1983). *Les mouvements religieux de liberté et de salut des peuples opprimés*, Paris, La Découverte/Maspero.
- La Sainte Bible (1963), traduction L. Segond, Genève, Ed. La Maison de la Bible.
- LEMBI DILULU (1994). « L'Eglise kimbanguiste à l'heure du roi Salomon », *Nsemo*, n°36, 19 août.
- « Les 12 véritables tribus d'Israël non identifiées », *Zaire Actualités*, ?.
- MOTERE YEKIMA (1982). *Le kimbanguisme : une expression africaine de la foi*, Lutendele, Faculté de théologie kimbanguiste.
- NGADI LUKITOMESA (1991). *L'inculturation dans l'Eglise kimbanguiste à la lumière des actes 15 :1-29. Etude de quelques rites, essai d'interprétation*, Lutendele, Faculté de théologie kimbanguiste.
- NZAKIMWENA (1993). « Noir, récupère ton droit d'aïnesse », *Réflexion*, n°1, février.
- PAULUS, J.-P. (1956) « Le Kitawala au Congo belge », *Revue de l'Institut de sociologie*, n°2-3.
- RAYMAEKERS, P. et DESROCHE, H. (1983). *L'Administration et le Sacré*, Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, Bruxelles.
- « Rebâtissons avec Dieu », document kimbanguiste, 1992.
- SINDA, M. (1972). *Le messianisme congolais et ses incidences politiques*, Paris, Payot.
- SUNDKLER, B.G.M. (1948). *Bantu prophets in South Africa*, London.
- VAN WING, S.J. (1958). « Le kimbanguisme vu par un témoin », *Zaire*, vol. XII, 6.
- VERBEEK, L., & VELLUT, J.-L. (1983). *Enquête et documents d'histoire africaine. Mouvements religieux dans la région de Sakania (1925-1931)*, Centre d'histoire de l'Afrique, Université catholique de Louvain, 5.
- ZOLA MULULENDO. (1984). *Les comportements « extatiques » et la naissance du ngounzisme, une analyse du prophétisme dans l'Eglise baptiste au Zaïre*, Université de Sorbonne Paris 4, (thèse de doctorat).